

Thierry POYET

ÉMILE CLERMONT
ET LES *NOVISSIMA VERBA*
DU XIX^e SIÈCLE



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Les historiens de la littérature, avec prudence, évoquent volontiers un long XIX^e siècle¹, qu'ils voient débiter avec la Révolution française en 1789 – année conclusive du siècle des Lumières – et se terminer avec le début de la Première Guerre mondiale, en 1914². C'est une période riche de grands écrivains et d'œuvres patrimoniales qui donne cependant l'impression de s'étirer péniblement pour la littérature française.

Dès la chute du Second Empire, et tout au long des années 1880 et 1890, de multiples écoles littéraires très éphémères voient le jour avant d'être remplacées par une concurrence³ aussi peu durable dans une folle

¹ Le strict respect du calendrier (soit : 1801-1900) est discuté et la notion même de siècle se trouve remise en cause par les historiens de la littérature : « Or, comme l'histoire de la littérature française n'est rien d'autre, pratiquement, que le raboutage de ces tronçons séculaires artificiels, on comprend aisément les conséquences désastreuses d'un découpage qui interdit toute vision historique à la fois cohérente et complexe, chaque spécialité séculaire réorientant ses attentes et ses perspectives en fonction de son point de vue local. À cet égard, le siècle est l'exemple le plus caricatural de ce « nominalisme » scolaire qui fait le plus de mal dans les études littéraires. » Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, Paris, Colin, 2010, p. 121.

² Pour l'historienne de l'art Liliane Brion-Guerry : « Pont symbolique d'un passage entre les XIX^e et XX^e siècles, les années dix n'en finissent pas de conclure un siècle sans parvenir vraiment à en ouvrir. » *L'Année 1913. Les formes esthétiques de l'œuvre d'art à la veille de la Première Guerre mondiale* (Liliane Brion-Guerry dir.), Paris, Klincksieck, 1971, p. 40.

³ C'est en effet une véritable « atomisation du champ littéraire » qui se met en place : « Après le Naturisme de Bouhélière (1895) et « l'école française » de Maurice Magre (1898), premières réactions à l'impérialisme du symbolisme par un retour à la vie naturelle, se succèdent sans discontinuer : le Synthétisme de Jean de la Hire (1901), le Somptuarisme d'Hector Fleischmann (1902), l'Humanisme de Fernand Gregh (1902), l'Intégralisme d'Adolphe Lacuzon (1904), le Néo-Mallarmisme de Jean Royère (1905), le Néo-Romantisme d'André Joussain (1905), l'Impulsionnisme de Floran-Parmentier (1906), l'Unanimité de Jules Romains (1908), le Visionarisme d'André Colomer (1909), le Sincérisme de Louis Xazzi (1909), l'Intensisme de Charles de Saint-Cyr (1910), le Floralisme de Lucien Rolmer (1911), le Dramatisme et le Simultanéisme de Henri-Martin Barzun (1912), le Dynamisme de Henri Guilbeaux (1913), écoles d'un jour, auxquelles on peut encore ajouter, pour dire à quel point la machine en -isme s'est emballée : l'Effrénisme, le Bonisme, le Druidisme, le Plurisme, le Pluralisme, le Patriarisme, le Philoprésentanéisme, le Vivantisme, le Sérénisme, etc. » Anthony Glinoe et Vincent Laisney, *L'âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2013, p. 209.

cavalcade de regroupements cénaculaires hétéroclites, de théorisations hâtives et de querelles intestines. Les artistes se réunissent pour se séparer aussitôt, les avant-gardes rivalisent au nom d'une singularité nouvelle sans cesse promise. La notion de modernité littéraire est à la mode et nul ne s'effarouche de ses définitions multiples, parfois antagonistes. En attente d'un renouvellement espéré sans être conceptualisé, idéal esthétique fluctuant d'autant plus malmené que ses fondements philosophiques et métaphysiques restent incertains, la création littéraire connaît alors une longue période erratique. Faute de respecter les règles hiératiques d'une religion du Beau devenue trop contradictoire pour être pratiquée encore avec dévotion, le long XIX^e siècle se termine frustré, dans le manque d'un grand écrivain rayonnant qui règne en maître à penser.

Bien sûr, quelques auteurs occupent avec force tout l'espace de la République des Lettres : Zola, le chef de l'école naturaliste, s'est imposé en écrivain engagé comme une figure essentielle de la fin du siècle, depuis ses grands succès des Rougon-Macquart dans les années 1870 et 1880 jusqu'à sa mort en 1902, en passant par l'affaire Dreyfus. Le jeune Maurice Barrès (né en 1862) apparaît dès avant 1900 en maître à penser avec ses deux trilogies romanesques publiées entre 1888 et 1902. Après la mort de Victor Hugo, si l'on célèbre dans les milieux poétiques avertis le talent perdu de Verlaine, fasciné par le décadentisme mais décédé en 1896, c'est l'école symboliste qui a semblé porter l'avenir, autour de Mallarmé avec son recueil *Poésies* publié en 1887 (réédité en 1896 et 1913) et Jean Moréas dont les principaux textes – poétiques et théoriques – paraissent entre 1886 et 1912. Mais le premier meurt en 1898 et le second en 1910. Sans aucun doute, se profilent d'autres jeunes écrivains, André Gide (né en 1869) ou Paul Valéry (né en 1871), pour accompagner la disparition du symbolisme... Chacun, alors, a à cœur de développer une inspiration personnelle qui impose à l'époque une nouvelle dynamique de création.

Il reste cependant que tous les écrivains du moment sont pareillement marqués par l'évolution de la société. Son industrialisation forcenée, les progrès scientifiques et les dernières influences du positivisme d'Auguste Comte témoignent d'une rupture avec un temps idéalisé. Autrefois, l'homme avait tout loisir de cultiver ses valeurs intrinsèques, à l'abri d'un rapport exclusivement matériel au réel : ce n'est plus le cas. Si bien que, au cœur d'une période troublée, le dernier refuge possible, ermitage intellectuel et esthétique, lieu d'un absolu revendiqué, Thélème d'un bonheur élitiste, est à chercher en soi : dans une réclusion volontaire au cœur d'une vie intérieure surdéveloppée. L'imaginaire que chacun porte au fond de son âme, peut seul garantir une spiritualité dont la reviviscence s'affirme

dans sa nécessité impérieuse. Dès lors, le roman psychologique connaît de beaux jours, à proportion de la morosité ambiante.

Écrivains et peintres, notamment, s'abandonnent nombreux à un pessimisme que la mélancolie traditionnelle de l'artiste ne suffit plus à expliquer. Au contraire, la philosophie schopenhauerienne qui n'a pas manqué d'illustrer les tourments de l'existence, puis l'enseignement de Nietzsche qui a initié à la pratique d'un doute radical ont fini par assurer aux vieilles résurgences du mal-de-vivre romantique le soubassement théorique qui lui avait manqué. Heureux ou malheureux, plus souvent rongés par l'insatisfaction que bénis des dieux, les personnages littéraires de la fin du XIX^e siècle, entre 1880 et 1914, se démultiplient avec un point commun : ils n'attendent plus rien de l'extérieur. Les satisfactions bourgeoises leur sont devenues indifférentes.

La vie intérieure et, parfois, la spiritualité – dans une approche plus traditionnellement chrétienne, on pense à la conversion soudaine de Paul Claudel – occupent les écrivains de la jeune génération au point que leurs œuvres résonnent bientôt en un hymne à un monde que les forces de l'imaginaire saturent de leur pouvoir de fascination. Au risque du repli sur soi et de l'individualisme, sans rien craindre d'un élitisme qui les retranche au monde, les écrivains donnent naissance à des œuvres égotistes. Ils n'interrogent rien d'autre que leur capacité de soustraire l'individu à la société pour l'enfermer dans un moi-coquille. Entre engagement dans le monde – de Zola à Barrès – et démarche analytique au cœur d'une vaste entreprise de littérature introspective, l'esprit fin-de-siècle se contraint au grand écart.

Mais qui pour incarner au mieux cette seconde voie, qui se prétend la littérature nouvelle, la dernière du siècle, et qui se moque de trouver un public, au risque assumé de rester définitivement incomprise ?

Marcel Proust ? Certes, à la veille de la déclaration de guerre, *Du côté de chez Swann* paraît dans la toute nouvelle maison d'édition fondée par Bernard Grasset mais il ne s'agit que d'une publication à compte d'auteur après plusieurs refus éditoriaux. Elle est envisagée pour rester confidentielle ; d'ailleurs, la rencontre avec le public n'est pas immédiate.

Paul Claudel, bien sûr, mais son théâtre et sa poésie ne sont pas d'une facilité telle qu'un large public s'en empare tout en lui assurant un succès large et populaire ; Charles Péguy, aussi, sans aucun doute mais la force de sa foi et son inspiration mystique ne garantissent pas à son œuvre littéraire une diffusion égale au renom que ses engagements sociaux, républicains et nationalistes offrent à l'homme ; André Gide, évidemment, avec *Les Nourritures terrestres*, *L'immoraliste* ou *La Porte étroite*, puis *Les caves du Vatican* en 1914 mais entre l'injonction faite à Nathanaël de jeter